

I

Une histoire à ne pas mettre entre toutes les mains

1. Roger

Un soir d'avril 1945 à croire que la guerre est finie. Il n'y aura même pas un coup de clairon comme en 1918 ; juste le silence de ceux d'en face. Déconne pas : c'est comme ça qu'on se fait descendre, parce que tout est trop calme. Un *sniper* sournois et hop ! Il ne leur reste plus que ça, des *snaiipers*... Tu insistes sur l'*ai*, à l'anglaise. Tireurs d'élite embusqués, comme on dit chez nous. Chez eux ? Ton père est mort comme ça, en 1916. Tu crânes parce que ce calme te fait peur : il te laisse en tête à tête avec toi. La guerre est par trop devenue ta vie. Que seras-tu, après elle ?

Quel gâchis de couleurs sur un tel merdier ! Le désastre se met en scène sous les rayons du soleil rouge qui se heurtent à des bandes bleu-vert entre les nuages de suie du crépuscule, et chauffent la patine des ruines où s'efface la vieille ville hanséatique. Du surréalisme. Poètes, peintres, ils étaient eux aussi sortis d'une guerre, la « grande », comme on disait, avaient vu la réalité chavirée, les

copains laissés dans les trous d'obus. Après cette tuerie-ci, il n'y aura nulle part d'« années folles », comme après l'autre, parce qu'il n'y a plus eu d'arrière. Combien de millions de tués ? Et les camps nazis ? En face, ils ont à se dessaouler de Hitler. Nous autres Français, rentrés dans la guerre en douce, après la plus grande déculottée de notre histoire, nous voilà travestis en vainqueurs ! Ils ne vont pas te laisser le leur dire.

Des combats reste un incendie devant toi, comme un écho du coucher de soleil. Parfait au théâtre pour la fin de l'*Électre* de Giraudoux. Après le carnage, Louis Jouvet, en oripeaux de mendiant, pointait la ville en flammes rougeoyant au fond de la scène. Résonnent les cavernes de sa voix : « *Cela porte un très beau nom, Femme Narsès, cela s'appelle l'aurore...* » Tu n'es pas au poulailler, comme en 1938. Ce n'est pas une aurore, mais un crépuscule. Curieux qu'ils disent ça au féminin, les Allemands, *die Dämmerung*. La crépuscule. En français, ça vous aurait l'air d'un diminutif.

Jouvet t'avait secoué. Tu t'es levé pour applaudir. Applaudir ! Ce printemps 38, Hitler venait d'envahir l'Autriche. Tu ne croyais pas encore que la guerre éclaterait, mais elle menaçait déjà tes vingt-deux ans. La pièce d'avant de Giraudoux, que tu avais vue dans le même théâtre, s'appelait *La guerre de Troie n'aura pas lieu*. Elle allait bien avec l'air du temps. On ne croyait pas encore à la guerre, en 37. Bon pour les Espagnols. Du temps d'*Électre*, elle se rapprochait. On t'a mobilisé tout de suite après, quand ça chauffait, avant Munich. Le merdier, comme tu dis, est bien là, depuis qu'on a emporté les cadavres et creusé des chemins dans les décombres en lançant les énormes pelleuses américaines. Il ne reste intact que le cours sinueux et paresseux de la rivière Saale. Halle était trop proche de Leuna où se trouvent les raffineries de pétrole synthétique. Berlin aussi est rasée. Combien de copains morts pour ça ?

Où a commencé le trop, pour toi ? La photo de Capa dans un hebdomadaire illustré que vous vous passiez en Sorbonne à la rentrée de 1936. Le milicien espagnol reçoit dans son élan une balle

en pleine tête. Tu as vingt ans. Il te semble aussi débordant de rêves que toi, le milicien. La liberté à portée de fusil. Tu croyais en la victoire rapide des peuples. D'abord en Espagne. Le fascisme, jubilais-tu, ne se remettra pas d'une défaite. L'Allemagne va renouer avec Rosa Luxemburg. Pourquoi revient-il te hanter, ce milicien ? Pour te dire que, neuf ans après, tu n'y crois plus ?

La vraie paix, l'as-tu même connue ? En 36, tu dances tes vingt ans et le Front populaire comme s'il devait durer toute ta vie. La fille dans tes bras, aussi excitée que toi. Tu prends ses lèvres. *Les derniers dons / Les doigts qui les défendent*. Elle est allée à la limite. Pas plus. Elle voudrait bien, mais la peur de choper un gosse. *Tout n'est que poussière / Et rentre dans le jeu*. Tu sais par cœur Paul Valéry, mais encore rien de la mort, sauf cette image de Capa. Presque trop parfaite. On n'avait pas voulu qu'à treize ans tu voies ta grand-mère sur son lit de mort : « Dis-toi qu'elle dort. » Ta mère, les yeux rougis, toujours un peu trop distante avec toi. Tu n'imaginais pas qu'elle suivrait sa mère, sous l'Occupation, si bien qu'on n'a même pas pu te prévenir et qu'il ne te reste rien d'elle. Ton père, tu ne l'as jamais vu. Tu ne connais de lui qu'une photo sépia, le jour de leur mariage. Quand ils t'ont fait, le jour d'avant qu'il reparte pour le front.

Le pire, dans une si longue guerre, te tombe dessus au moment où elle va s'arrêter, parce que c'est alors que tu fais les comptes. Avant, où aurais-tu trouvé le temps ? Tu ne possèdes que le peu que tu as appris et dont tu devras nourrir ta survie. Ce que tu as désappris, aussi : les monceaux de mensonges – des alpes, un himalaya de mensonges ! Munich : « La paix assurée pour une génération ! » Enfin l'arrêt des combats se profile. Aucune arme terrifiante brandie par Hitler n'y peut plus rien...

Tu n'es qu'un maquisard, un irrégulier que la Libération a retraits dans le journalisme. Tu te l'étais coulée douce, ta guerre officielle, interprète auprès des Anglais ; enfin, jusqu'à l'horreur de Dunkerque. Note que tu aurais pu y rester, comme Paul

Nizan. Tu le comptes parmi tes copains, à cause de son roman *La Conspiration*. Un roman XX^e siècle. Comme tu voudrais en écrire un.

Ce désabusement trotte dans ta tête depuis qu'on vous a stoppés en pleine avance. Dans la nuit tombante, parmi les ruines de cette bonne grosse ville de Halle, en Saxe prussienne, ça continue à te miner le moral. Tu t'étais vu arrivant sur l'Elbe. Un nom magique. Peut-être parce qu'elle coule du quadrilatère de Bohême ? Le million ou plus de soldats alliés et russes entrés en Allemagne n'ont pas détruit le monstre. Alors, pourquoi s'arrêter ? Le nazisme, c'est le sang sur les mains de Macbeth. Rien ne le nettoie. Il encarminerait la multitude des mers. Le mot te vient à cause de l'anglais. Tu n'as jamais vérifié si *incarnadine* était un néologisme de Shakespeare.

Quel prof d'anglais à la con tu as été, dans le civil ! Tombant en panne devant les questions les plus simples. « S'vous plaît, m'sieur, pourquoi les Anglais disent jamais tu ? » Reconverti reporter, photographe ! Dans la Résistance, la photo, c'était tabou. Miam-miam pour la Gestapo ! Tandis qu'à la guerre, les officiers veulent leur album de famille. C'est le civil qui ne consomme plus. Faut dire qu'avec les journaux réduits au quart de page faute de papier... Toi, ce qui te plaît, au contraire, c'est conserver l'éclat de l'instant. Ah, si on savait l'attraper en couleurs ! Tu n'as que le noir et blanc, et les ruines y deviennent belles. Pas la lumière glauque de la guerre. Juste son passage. Et l'après ? Quand elle sera finie, n, i, e, la guerre ? Tu te feras voyeur de *pin-up* ou de misère ?

Beauté accrocheuse du cimetière de maisons. Tu ajustes ton Leica récupéré sur un Schleu. Encore plus décor de théâtre que tout à l'heure, avec des pans d'arcs de voûte en pierres anciennes, nobles. Ne restent des demeures bourgeoises que les damiers d'éboulis où saillent des poutres et des morceaux de papier peint mal brûlé. Impubliable. Du cubisme réel, mon vieux ! Est-ce que Picasso, quand il cassait les formes, juste avant la guerre de 1914, a anticipé ? Et Braque, après sa trépanation ? Picasso l'insoumis et Braque le méticuleux. Alors le cubisme, c'était la prémonition, et

le surréalisme, le coup sur la tête ? Ta culture te sert à quoi, un jour comme aujourd'hui, le premier où tu peux songer à l'après ? Dis-moi !

La paix, c'est d'abord le vide. Rien à quoi t'accrocher. Trouver enfin la femme qui t'aiderait à le combler. Ces années, tu n'as pensé qu'à tirer ton coup dès que l'occasion... Parce que ça te travaillait, ça te travaille depuis même avant que tu ne sois devenu un homme. *La chair est triste, hélas...* Un sexe importun. Tracassant tracassin. Même avec celles qui s'en montraient aussi gourmandes que toi, les plus délurées, tu en es toujours venu à te demander : qu'est-ce que je fiche dans ce lit ? Et de prendre tes cliques... Pourtant le grain de sa peau, le parfum, la douceur de sa chevelure dénouée... Qu'est-ce que je vais lui dire, demain matin ?

Elles finiront comme toi, seules. À chercher comment faire une fin qui garde un peu de sel à la vie. Tu penses trop. Devant toi, un enchevêtrement de poutres noircies où se balancent encore des enseignes métalliques tarabiscotées, restes du vieux quartier détruit par le *Bomber Command*, le 12 mars. Cinq semaines plus tôt, quoi. Tout y sent encore le brûlé froid, délavé par les pluies de printemps, toujours âcre. *Jetzt wär es Zeit, dass die Götter träten aus bewohnten Dingen.* Maintenant, il serait temps que les dieux sortent des choses habitées. Oui ! Pourquoi Rilke te trotte-t-il dans la tête depuis que tu l'as découvert pour tes seize ans ? Parce que l'allemand savant de cet Autrichien t'emporte ailleurs ? te fait faire le grand saut du rêve ?

Après les cadavres en vrac au camp de Bergen-Belsen, tu ne peux plus vivre la désinvolture de Fabrice à Waterloo. Tu ne penses plus avec sa jolie tête, mais avec tes haut-le-cœur. Pourtant, Stendhal avait fait la retraite de Russie. Les morts aussi par paquets. Mais plus propres, sans doute. Gelés. Vérifie ! À Bergen, les morts sont des excréments. Et ceux passés par les fours crématoires ? Il te manque les mots.

Les nuages gris-noir s'écartent, ouvrant le soleil très bas qui laisse à présent régner un vert encore plus violent que tout à l'heure,

bien plus du nord que celui d'Île-de-France. Un vert de soleil de minuit, à ce que t'en ont dit les confrères canadiens. Il donne aux ruines des profils d'animaux antédiluviens dressés les uns contre les autres dans des combats sans merci. À ras des décombres se découpent des femmes courbées qui se passent de main en main des seaux remplis de gravats. L'alignement des jupes fait misérabiliste, Van Gogh des débuts. Ciel expressionniste, mon vieux. L'impressionnisme, c'est les douceurs d'Île-de-France. La lumière joyeuse du *Déjeuner des canotiers*.

Tu les as déjà dans le viseur de ton Rolleiflex, mieux que le Leica avec son cadre 36 × 36. Découvre le meilleur angle. Cette photo-là passera peut-être à Paris par goût de revanche. Robes en loques. Le pittoresque des vaincues. Elles ne te voient même pas. Te frappe soudain le silence juste brisé par les chocs des gravats contre le fer : un silence des ruines. Sous l'effet du vent, un bloc s'effondre. Roulement d'échos. Les femmes s'exténuent. La nuit tombe soudain. Une nuit de sorcières. Je peux encore m'orienter et hâte le pas pour retrouver l'immeuble presque intact où Billy, le commandant de la Task Force, a établi son quartier général et une sorte de mess.

Une serveuse encore jeune y froufroute en longue robe grise de service parmi les tables pour la plupart vides. Sa chevelure blond clair raide, les franges sur le front coupées par une raie à droite, riment avec ses joues creuses, d'autant que ses sourcils se détachent à peine, comme son regard bleu pâli. Pointe inattendue de joli, elle essaie de sourire. Elle n'a à offrir que de l'eau minérale, tout alcool interdit « *before ten p.m.* » Martelé à l'allemande.

Tu poses tes appareils sur la table. Elle bredouille quelque chose. Tu réponds en allemand qu'elle t'apporte ce qu'il y a à manger. Elle reste bouche bée, sans doute à cause de ta prononciation universitaire. Une jolie bouche, quoique grande, dents très blanches : « Vous devez être français. C'est la langue de ma mère. » Elle sourit pour de bon : « C'était mal vu, ici. À la fin, je me suis retrouvée dans une usine de parachutes, mais elle a brûlé lors du bombarde-

ment. » Voix chaude à présent, qui jure avec sa fragilité décharnée, son regard clair fuyant.

Je la félicite de son français : « Moi, figurez-vous, j'étais prof d'anglais. Il fallait aussi savoir l'allemand. » Elle sort son calepin pour prendre la commande. Son mouvement fait bouger les salières, les pointes des seins à peine marquées sous la robe de service pas vraiment à sa taille. La peau et les os. Il règne une odeur d'œufs frits et je devine qu'elle crève de faim : « Vous m'apporterez une omelette et des frites, à condition que je puisse vous en offrir une partie. » Elle secoue la tête : « On nous nourrit, monsieur. » Rougit, ce qui lui va bien. J'ordonne : « Appelez-moi Roger, pas monsieur, et apportez le double de couverts. Je fais ce que je veux. Journaliste. » Je désigne le WC, *War Correspondent*, sur mon uniforme.

Elle hoche la tête et s'en va. Économe de ses pas. Ses cuisses longues se dessinent sous la robe. Je me lève à sa suite pour aller dire au type du mess, sergent dodu, péquenaud *Middle West* tout craché, que je ne pourrai rien manger si je ne partage pas avec la servante squelettique. L'autre hausse les épaules, regarde sa montre, éructe qu'elle aura fini à dix heures, dans dix minutes, et qu'à ce moment-là elle pourra faire ce qu'elle voudra. Il me glisse à l'oreille qu'elle préférera sûrement à un peu de bouffe se faire tringler pour deux billets verts. La bouffe, ça passe trop vite. Ne pas hausser les épaules, regagner ma table.

Elle arrive déjà avec l'omelette fumante, les frites, en fait des pommes de terre sautées, la grande tasse de café à l'américaine. Je lui intime l'ordre de revenir quand elle aura fini. Elle rougit comme une pivoine et s'esbigne. Je découpe l'omelette en deux, les patates pareil. Je n'ai pas faim. La petite, enfin pas si petite, plutôt grande pour une femme, me semble plus abîmée que la moyenne. Elle revient, docile, toujours à pas comptés, enroulée à présent dans un vieux manteau de drap élimé. Je me lève pour l'aider à l'enlever. Au lieu de la robe grise neuve, un patchwork de longue misère, finement rapiécé.

« Mettez-vous à votre aise, mademoiselle. Mangez lentement. » Elle tremble, mais, après les premières bouchées, ne peut se retenir. « Prenez tout votre temps. » Des larmes dans ses yeux pâles. Sous ses hardes trop légères, elle est encore plus maigre que je ne m'y attendais. Pas de soutien-gorge. Pas besoin. Je pousse mon assiette vers elle : « Finissez tout. » Je fixe ses mains fines gercées, sans bague. La faire parler afin de l'aider à ne pas se jeter trop vite sur la nourriture.

« Votre mère était française ? – Oui. Mon père a été blessé dans l'autre guerre. Tout à la fin, dans le nord de la France. Prisonnier, elle l'a soigné, puis l'a suivi en Allemagne quand la guerre a fini. J'étais déjà conçue. » Elle me regarde sans ciller. Un sourire fronce ses lèvres décolorées. Le sang vient à ses joues : « Finissez votre omelette et buvez mon café. – C'est à cause de ma pauvre mère, que vous êtes si gentil avec moi ? – Vous voulez savoir ? Je ne supporte pas que vous ayez faim. Je me suis déjà cogné aux rescapés de deux camps nazis, ceux du Struthof en Alsace, ceux de Bergen-Belsen en Hanovre. Mais une jeune civile ! »

Les tas des cadavres du typhus. Une décharge d'humains. Elle ne peut pas savoir. Elle regarde son assiette vidée, puis dit d'une voix très basse, à peine audible : « Mon mari a disparu en Russie. Disparu. Vous comprenez ? Pas mort. » Elle baisse encore la voix : « Considéré comme déserteur. Papa est mort à Dachau en 38. J'étais déjà sur une mauvaise liste. On m'a coupé les allocations, chassée de mon travail. Je me suis retrouvée aux parachutes avec des prisonnières. » Des larmes coulent sur ses pommettes. « Heureusement que vous êtes arrivés. J'ai joué mon va-tout. Si on ne m'embauche pas comme serveuse, il ne me reste qu'à faire la putain. – Je vous raccompagne. »

J'entends mon enchaînement et c'est à mon tour de rougir. Je place le manteau élimé si léger sur ses épaules dont les os saillent. Tous les regards sont sur nous tandis que nous traversons la salle du mess. Persuadés que je vais me la faire. Arrivés dehors, je lui prends le bras. Un gradé nous jette un regard mauvais, mais avec

mon WC j'échappe aux ordres stigmatisant toute fraternisation. Elle chuchote : « Je ne sais même plus votre prénom. – Roger. Ne me demandez pas pourquoi. Je n'ai jamais eu de parrain ni de marraine. » J'ai parlé pour ne rien dire, contre le silence, mais ça marche. Elle rit pour la première fois, d'un rire clair qui la transfigure : « Eh bien moi, je sais pourquoi je m'appelle Cordelia. Mon père avait voulu être acteur quand il était étudiant, et je suis la fille fidèle au roi Lear. Quand je suis née, il m'a vue comme son bâton de vieillesse. Il croyait encore avoir une vieillesse. » Elle me fait obliquer vers les ruines les plus rases, où les bombes au phosphore ont nivelé.

Qu'elle ait parlé de son père acteur me ramène au mien que je ne connais que par le récit de l'oncle Léon, frère aîné de ma mère. Après la guerre, celle d'avant, un copain de tranchée s'est pointé pour raconter comment mon père, quand le vaguemestre lui a apporté la lettre l'informant de ma naissance, s'était mis à danser dans la boue, tellement excité d'avoir un fils qu'il a lancé son casque en l'air. Le tireur d'élite de la tranchée d'en face ne l'a pas loupé. « Pourquoi le copain est-il venu vous raconter ça ? » avais-je demandé à l'oncle. « C'était un lascar, ce copain. Il voulait qu'on sache que ton père était mort heureux. » Y repenser me fait aussi mal que la première fois. Tu n'as pas demandé à l'oncle pourquoi il disait « un lascar ».

Encore plus blême, elle met sa main sur son cœur : « J'ai comme un malaise. C'est le trop de nourriture. » Il ne faut pas qu'elle vomisse. J'attrape ma fiasque de whisky, l'ouvre et la force à avaler une grande lampée. Elle hoquette. Chuchote que ça lui fait du bien. La maison où elle a trouvé refuge n'est plus très loin.

Le soleil couché laisse de longues traînées de cuivre rouge très haut dans le ciel. En bas, la nuit est trouée de-ci de-là par les lueurs de la vie souterraine. Cordelia évite les obstacles, me tirant parfois pour que j'évite un piège. Un sous-sol avec une vraie porte. « Je vivais déjà là avant le bombardement. Il n'a presque rien changé pour moi. Je n'avais pas l'électricité. » Elle gratte une allumette,

allume un morceau de bougie. Lit de fer, couette en loques. Tout très très propre. Elle se jette dans mes bras : « Je voudrais que tu restes. Que tu me tiennes chaud. » Depuis le début, j'ai envie de sa maigreur. Caresser sa poitrine d'adolescente. Un préservatif dans ma poche. Déjà, elle fait passer sa robe rapiécée par-dessus sa tête à gestes prudents, pour ne rien déchirer. Le poème coquin de Valéry : *Ni vu ni connu / Le temps d'un sein nu / Entre deux chemises*. Elle me tend les bras : « Baise-moi tout de suite parce que je tombe de sommeil. »

Je m'écarte. Un joli sourire s'éteint dans son regard pâle, délavé. « Quand tout sera fini, je repasserai par Halle. Te voir. » Elle se colle plus fort contre moi. Elle doit sentir que je bande. Je la serre dans mes bras, si légère... Je la dépose sur le lit, caresse ses cheveux, plus souples que je ne croyais. Je descends le long des joues. Elle ferme les yeux. Cela m'aide : « Il est temps que tu dormes, petite. »

Je ne veux pas d'une passade de désespoir. Elle en a trop bavé. Et puis, ce mari disparu qui rentrera peut-être de Russie. Plus tard, elle regretterait sa défaillance. J'ai effleuré son front de mes lèvres, sa peau si jeune. Elle m'attire, mais je sens sa prise faiblir. L'instant d'après, elle dort, ses cheveux blonds étalés sur le traversin grisâtre. Je tire la couverture sur elle, sors un billet de dix dollars que je glisse au bas du traversin. Comme si j'estimais ce qu'elle vaut sur un trottoir ! Je me dis qu'elle aura du mal, dans la misère allemande, à casser un billet de dix dollars, et je sors des un dollar, les joignant au premier. Elle comprendra que je ne l'ai pas méprisée.

La lune se lève, découpant au scalpel les ruines. La vie vous apporte des romans qu'on croit tout faits, mais, tant qu'on ne les a pas écrits... Sauras-tu jamais mettre en mots le désarroi de cette fin de guerre ? Et pour qui ? Qui te lirait ? La victoire, à la rigueur, mais pas sa merde. Tu aurais mieux fait de la baiser. *Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive...* Non. Pas ça. Qu'est-ce qui prend à ta mémoire de te resservir cet alexandrin de Baudelaire ? Cordelia ? La pauvre ! Un vers impossible, en plus, après ce que les nazis ont fait aux Juifs et aux Juives. Tu imagines un peu ?

Tu l'as lu dans ce vieux bouquin acheté sur les quais, que son premier détenteur avait décoré de femmes nues. Avec les pièces interdites. *Sois sage ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille / Tu réclamais le soir, il descend, le voici... / Pendant que des mortels la multitude vile / Va cueillir des remords dans la fête servile...* Encore plus impossible, ces remords, quand nous sommes les vainqueurs du mal. Politiquement incorrect¹, mon vieux Baudelaire, mais je t'aime. Je te sais par cœur et t'emmènes avec moi dans l'Allemagne dévastée. Il n'aurait pas aimé ça, lui qui, en Belgique déjà... Aucun rapport. Fiche-lui la paix. La paix qui va te tomber dessus.

Voilà que Cordelia te ramène tante Céline. Maigrichonne, elle aussi, en un temps où la beauté d'une femme se mesurait à ses avantages. La mémoire vous joue de ces tours : déjà le père de Cordelia et mon père. Céline avait eu pour mère une fille des îles importée comme les fruits exotiques. De là une enfance choyée de bordel en bordel par des pensionnaires en mal d'enfant, avant qu'une maquerelle, « Tatie, ma vraie mère, ne m'en sorte pour un pensionnat du Sacré-Cœur. Les filles en savaient plus que moi. Après que j'ai eu mon brevet, Tatie a vendu mon pucelage. Pour me constituer une dot. Avant toi, je croyais que les hommes ne me faisaient rien. »

Ferme le robinet aux souvenirs. *Regrets sur quoi l'enfer se fonde.* Vraiment moins cinq, quand tu sautes par la fenêtre de sa chambre parce que l'oncle Léon rentre, tes grolles dans une main, ton uniforme sous l'autre bras. Ton oncle et elle sont partis en zone sud. Oublie. Cinq ans déjà. Pas des trucs à penser en temps de guerre. Demain, de grand matin, la Task Force repart. Tu n'as même pas pensé à prendre une photo de Cordelia.

1. J'ai vérifié, l'expression n'était pas usuelle à l'époque. Née aux États-Unis, elle n'est devenue lieu commun chez nous qu'à la fin du xx^e siècle. Correction tardive de Roger, donc ? (*Note de L.C.*)